

De la guerre à la paix en Méditerranée médiévale : acteurs, propagande, défense et diplomatie. Introduction

Elisabeth Malamut, Mohamed Ouerfelli

▶ **To cite this version:**

Elisabeth Malamut, Mohamed Ouerfelli. De la guerre à la paix en Méditerranée médiévale : acteurs, propagande, défense et diplomatie. Introduction. Elisabeth Malamut; Mohamed Ouerfelli. De la guerre à la paix en Méditerranée médiévale : acteurs, propagande, défense et diplomatie, Presses universitaires de Provence, pp.5-15, 2021, Le Temps de l'Histoire, 979-10-320-0312-1. halshs-03276861

HAL Id: halshs-03276861
https://shs.hal.science/halshs-03276861

Submitted on 2 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



DE LA GUERRE À LA PAIX
EN MÉDITERRANÉE MÉDIÉVALE

Acteurs, propagande, défense et diplomatie

SOUS LA DIRECTION DE
ÉLISABETH MALAMUT ET MOHAMED OUERFELLI

LE TEMPS DE L'HISTOIRE

collection
LE TEMPS DE L'HISTOIRE

De la guerre à la paix en Méditerranée médiévale

Acteurs, propagande, défense et diplomatie

SOUS LA DIRECTION DE
ÉLISABETH MALAMUT ET MOHAMED OUERFELLI

2021

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

© Presses Universitaires de Provence

Aix-Marseille Université

29, avenue Robert-Schuman – F – 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1
Tél. 33 (0)4 13 55 31 91

pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur presses-universitaires.univ-amu.fr/editeur/pup
facebook

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION SODIS

Introduction

Élisabeth Malamut
Mohamed Ouerfelli
Aix Marseille Univ, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, France

L'ouvrage que nous publions aujourd'hui porte sur un sujet bien connu et en vogue ces dernières années, notamment pour le Moyen Âge[1]. Il nous a semblé original par sa déclinaison : comment passe-t-on de la persuasion, de la conviction, de la préparation et de l'organisation de la guerre à des relations pacifiques et à l'échange d'ambassades[2] ? On constate qu'un mince fil sépare la rhétorique guerrière de la négociation et vice versa, que la réception des ambassades venues négocier avec le souverain étranger se déroule souvent dans une parade de guerre y compris au palais impérial. Il était aussi intéressant de découvrir les arrières d'une expédition militaire et *a fortiori* de la croisade qui n'est jamais une « initiative spontanée » : au-delà de la prédication, il y a le renseignement, les intermédiaires, une préparation minutieuse,

1 Sur la question de la guerre, cf. la synthèse établie il y a quarante ans par Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1980 ; plus récemment Abbès Zouache, *Armées et combats en Syrie (491/1098-569-1174). Analyse comparée des chroniques médiévales latines et arabes*, Damas, Ifpo, 2008 et la mise au point historiographique dans Mathieu Eychenne et Abbès Zouache, *La guerre au Proche Orient. État de la question, lieux communs, approches nouvelles*, Le Caire, Ifao, 2015, p. 9-12. Le thème des négociations en particulier et de façon plus générale des échanges diplomatiques connaît ces dernières années un remarquable élan historiographique : María Teresa Ferrer Maillol, Jean-Marie Moeglin, Stéphane Péquignot, Manuel Sánchez Martínez, éd., *Negociar en la Edad Media/Négocier au Moyen Âge*, Barcelone, CSIC, 2005 ; Stéphane Péquignot, *Au nom du roi. Pratique diplomatique et pouvoir durant le règne de Jacques II d'Aragon (1291-1327)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2009 ; *Les relations diplomatiques au Moyen Âge. Formes et enjeux*. XLI[e] Congrès de la SHMESP (Lyon 3-6 juin 2010), Paris, Publications de la Sorbonne, 2011 ; Stefano Andretta, Stéphane Péquignot, Jean-Claude Waquet, dir., *De l'ambassadeur. Les écrits relatifs à l'ambassadeur et à l'art de négocier du Moyen Âge au début du XIX[e] siècle*, Rome, École française de Rome, 2015 ; Nicolas Drocourt, dir., *La figure de l'ambassadeur entre mondes éloignés. Ambassadeurs, envoyés officiels et représentations diplomatiques entre Orient islamique, Occident latin et Orient chrétien (XI[e]-XVI[e] siècle)*, Nantes, PUR, 2015 ; Jean-Marie Moeglin et Stéphane Péquignot, dir., *Diplomatie et « relations internationales » au Moyen Âge (IX[e]-XV[e] siècle)*, Paris, PUF, 2017 ; Frédéric Bauden et Malika Dekkiche, *Mamluk Cairo, a Crossroads for Embassies. Studies on Diplomacy and Diplomatics*, Leyde-Boston, Brill, 2019.

2 Nicolas Offenstadt, *Faire la paix au Moyen Âge. Discours et gestes de paix pendant la guerre de Cent ans*, Paris, Odile Jacob, 2007.

sur lesquels se fonde la propagande[3]. On doit considérer également les états transitoires qui n'étaient pas vraiment la guerre ni la paix mais qui furent finalement les plus nombreux. C'était dans ces moments de trêve que l'on préparait la défense des territoires et, en particulier, du littoral méditerranéen : il fallait fortifier l'habitat et protéger les ports des incursions maritimes ennemies. On ne s'attendait pas à découvrir que les acteurs puissent être des femmes ou même des eunuques et que leur rôle fut parfois déterminant dans la préparation et la conduite de la guerre. Mais on put découvrir que les acteurs les plus puissants dépassaient les individus. Les enjeux étaient ceux des cités maritimes en danger, comme le fut Venise face aux Ottomans ou Pise face aux émirs zirides ou almohades d'Ifrīqiya, ou du dernier sultanat de Grenade face à la reconquête catholique, qui préférèrent vivre en paix, ne pas céder à la littérature guerrière et garder leurs privilèges au détriment parfois de leurs voisins. C'est alors que se construisait la diplomatie de paix, toujours menacée par une reprise de la guerre, mais dont les ambassadeurs permirent, à force de documents concédés par les États et d'instructions orales, aux hommes de circuler, aux marchands de commercer, aux échanges de prospérer[4]. Ces préoccupations animèrent le séminaire *Économie, Société et Cultures* du LA3M sur le thème *Guerre et Paix* de 2012 à 2014 dont nous publions ici les communications et auxquelles s'ajoutent les contributions de collègues intéressés par cette question. Nous les remercions tous de leur collaboration.

Au fil de nos échanges et des travaux présentés par les uns et les autres, se dégagent trois thématiques intrinsèquement liées et dont les frontières sont poreuses. Une première se rapporte à la question de la préparation de la guerre ; la deuxième est relative à la défense du littoral, et la dernière consacrée au passage de la guerre à la paix et aux négociations diplomatiques.

La première partie, intitulée « Préparer et conduire la guerre », met en évidence les modalités de préparation de la guerre. Ainsi, Christine Gadrat-Ouerfelli (*Comment préparer une croisade ? Renseignement, prédication et propagande avant la cinquième croisade*) souligne le côté organisationnel de la campagne, contre l'idée reçue d'enthousiasme et de précipitation. Préparation financière de longue haleine, échanges diplomatiques nombreux entre souverains, recherche du chef prêt à prendre la direction et constitution des armées. L'exemple étudié ici est celui de la cinquième croisade. Sont présentés successivement le concile de Latran (1215) convoqué deux ans à l'avance par Innocent III, temps de préparation et de réflexion, la nomination et la tâche des agents pontificaux, hommes expérimentés dont certains ont acquis une grande notoriété, la quête sur le terrain oriental du renseignement pour connaître au plus près l'ennemi, ses forces et les alliés éventuels, ainsi l'échange de lettres d'Innocent III avec

3 Jean Flori, *Prêcher la croisade (xiᵉ-xiiiᵉ siècle). Communication et propagande*, Paris, Perrin, 2012.

4 Cf. la récente synthèse de Jean-Marie Moeglin et Stéphane Péquignot, *Diplomatie et « relations internationales » au Moyen Âge*, *op. cit*.

le sultan ayyoubide et le patriarche de Jérusalem, dont l'identité précise paraît élucidée. La large diffusion de la lettre du Patriarche de Jérusalem concernant les forces ayyoubides témoigne de l'importante propagande mise en œuvre dans la préparation de la croisade et également du travail d'information réalisé par les agents du pape et ses relais.

La mobilisation pour la guerre passe nécessairement par les écrits de juristes et d'hommes de savoirs. Leurs traités sont les premiers à faire du récit de la guerre un argument majeur pour promouvoir le *ǧihād* contre les ennemis. C'est de la façon de conduire la guerre, des techniques de combat, de la propagande destinée à mobiliser les Andalous et de la manière dont le souverain devait en faire usage pour tenter de contrecarrer l'avancée des royaumes chrétiens de la péninsule Ibérique, qu'il s'agit dans la contribution de Farid Bouchiba (*Le* ǧihād *à l'époque nasride selon la* Tuḥfat al-anfus d'Ibn Huḏayl [m. vers 812/1409]). Il met en lumière le fossé entre la volonté de paix d'un souverain nasride, Muḥammad V, à une époque où le sultanat nasride de Grenade est de plus en plus réduit et menacé par la reconquête, et la littérature de guerre – le *ǧihād* et la cavalerie armée –, incarnée par l'écrit d'Ibn Huḏayl, la *Tuḥfa*, dédicacée audit souverain. L'auteur analyse ensuite l'ouvrage et ses différentes composantes : mérites et obligation du *ǧihād* ; *ġāzī* ; émir et imam ; principes militaires. Tout en soulignant la spécificité de la terre d'al-Andalus, la préparation à la guerre abordée de façon théorique est de plus en plus pratique avec le développement de l'ordre de bataille. L'analyse de cette œuvre met en évidence un traité militaire tel que l'on en a connu à Byzance, décliné avec les devoirs de l'émir et de l'imam, la disposition des contingents et les principes militaires. Signe de son décalage avec les réalités politiques, diplomatiques et militaires, ce traité, qui visait à raviver les cœurs et les armes, n'a suscité que très peu d'enthousiasme chez les Andalous.

Au sein de l'organisation militaire, on constate l'insertion de certains groupes ethniques ou autres qui se distinguent par la montée en puissance de leurs chefs dans la conduite des armées. C'est tout l'intérêt de l'article de Georges Sidéris (*Eunuques de guerre à Byzance. Les origines, du* IVe *siècle à Justinien Ier*), qui a l'originalité de présenter un cas particulier en Méditerranée médiévale et très répandu à Byzance, les eunuques de guerre. L'auteur montre d'abord la représentation qu'avaient les Byzantins des eunuques comme un « troisième sexe ». Il rappelle qu'au IVe siècle l'armée était fermée aux eunuques. Il y avait d'ailleurs une rivalité entre les eunuques cubiculaires dont le chef était le préposite et les généraux, même si en certaines circonstances délicates le préposite était chargé d'une mission au sein de l'armée, comme en témoigne le cas d'Eusèbe, le grand chambellan de Constance II. Il semble que les empereurs jusqu'à la fin du IVe siècle ont eu eux aussi des rapports fluctuants avec leurs eunuques auxquels ils se fiaient en certaines circonstances et dont ils se méfiaient en d'autres jusqu'à les condamner. L'auteur développe l'exemple du préposite Eutrope, homme

de confiance de l'empereur Théodose I^er^, puis d'Arcadius dont il devint le préposite vers 395. Il fut impliqué dans l'assassinat de Rufin, le préfet du prétoire d'Orient, sur ordre de l'empereur qui mit en avant un civil pour le débarrasser d'un général ambitieux. En 398, il fut lui-même à la tête d'une expédition militaire contre les Huns, ce qui constituait un fait radicalement nouveau : un eunuque chef de guerre. L'expédition s'est terminée sur un véritable triomphe d'Eutrope à Constantinople : il fut nommé consul et promu patrice. Il dut sa chute à une partie de l'armée dont le poète Claudien s'est fait le porte-parole en l'attaquant comme eunuque, l'armée et la guerre étant des domaines réservés à l'homme, au sens mâle, *vir* en latin, *anèr* en grec. Eutrope qualifié de « monstre » fut exécuté. Au cours du v^e^ siècle, on vit les spathaires – cubiculaires eunuques porte épées – prendre de plus en plus de poids. L'évolution du statut des eunuques est due à Léon I^er^ et à Zénon : on les vit mêlés à l'armée, à la tête d'une expédition militaire ou d'une flotte, tandis qu'ils sont responsables des finances (sacellaires). C'est sous le règne de Justinien que les eunuques impériaux devinrent pour certains des hommes de guerre. Les exemples sont nombreux d'autant que ce sont les meilleurs généraux que ce règne ait connus. Tout d'abord Narsès né vers 480, d'origine arménienne, castrat sans doute vendu comme esclave sur un marché, mais arrivé encore enfant à Constantinople et ayant fait dans le palais son éducation élémentaire. Il devint cubiculaire, sacellaire, mais il fut sûrement formé aux armes, car il se distingua vraiment lors de la sédition de Nika (532) qui ébranla le pouvoir : il conduisit depuis le palais une armée d'eunuques dans l'hippodrome pour y massacrer la foule des révoltés. Il mena plusieurs campagnes militaires en Italie surtout après le retour de Bélisaire. Il s'enrichit à l'extrême et mourut très vieux à l'âge de 93 ans. Avec lui il faut citer Solomon : à l'origine sous les ordres d'un duc de Mésopotamie, il s'est lui aussi trouvé faire campagne en Italie, puis il est allé en Afrique où il est devenu préfet du prétoire et à la tête des armées comme maître des milices. Enfin, il y eut l'eunuque Scholastikos, qui prit la direction de la campagne victorieuse contre les Sklavènes. Tous ces eunuques victorieux, brillants généraux, font partie des œuvres de Procope ou d'Agathias qui, quoiqu'ils pensent des eunuques en général, font leur éloge comme « eunuques d'exception ».

Faute de porter la guerre à l'extérieur et de lancer des conquêtes, de nombreuses régions étaient contraintes de mettre en place une politique de défense pour faire face au danger venu de la mer. Le littoral méditerranéen s'est ainsi hérissé de fortifications et de tours de surveillance, constituant parfois des réseaux étendus. Ces ouvrages, fruits d'une politique des pouvoirs locaux ou régionaux, voire d'initiatives individuelles, font l'objet de la deuxième partie intitulée « Défendre le littoral ».

Cette politique défensive trouve son expression dans le phénomène des ribāts qui a marqué le monde musulman médiéval ; tout un réseau de constructions fortifiées émaille le littoral ifrîqiyen, comme en témoigne l'étude de Salah Abidi (*Le rôle des ribāts dans la protection des ports et des mouillages*

en Ifrīqiya au Moyen Âge). Il montre que dès le VIIIe siècle l'Ifrīqiya s'est dotée de deux ribāts, Monastir et Sousse, auxquels se sont ajoutés au cours du temps une multitude de ces ouvrages depuis Bougie à l'ouest jusqu'à Tripoli à l'est, les deux extrémités de l'Ifrīqiya. Ces monuments, qui ont suscité un débat historiographique nourri depuis le milieu du XXe siècle, avaient un rôle militaire et religieux, destinés à défendre la côte au nom du *ğihād*. L'étude est principalement centrée sur le réseau des ribāts et leur fonction essentielle : protéger les principaux ports qui avaient un rôle économique important dans les échanges avec le monde extérieur, ainsi qu'une fonction militaire, comme bases navales pour lancer des conquêtes. Les ribāts avaient une forme particulière de « couvent militaire » ou de poste fortifié. Ils ont connu leur plus grande expansion pendant l'émirat aghlabide, leur rôle étant de surveiller et protéger les installations portuaires. L'auteur étudie également le réseau des ribāts autour des ports secondaires et des mouillages, ce qui constituait un ensemble d'escales maritimes pour les navires sillonnant la Méditerranée. Il s'agit là de protéger principalement le cabotage des marins, des marchands et des pêcheurs de l'action des pirates et des corsaires, en même temps que le ribāt sert de lieu de dévotion et de retraite spirituelle. À partir de l'époque fatimide, ces installations fortement encouragés par les Malikites de Kairouan, sont peu à peu délaissées par les chiites, qui s'en méfient. Elles ne disparaissent pas pour autant, mais évoluent en centres spirituels et d'assistance davantage tournés vers les populations locales.

À une échelle plus réduite, la construction d'ouvrages fortifiés destinés à protéger les installations portuaires se multiplie à la fin du Moyen Âge. Des exemples permettent d'appréhender les conditions de mise en œuvre de ces projets autorisés par les souverains. Dans son article (*La tour du Gapeau et la défense de la rade d'Hyères à la fin du Moyen Âge. L'exemple d'un partenariat « public-privé »*), David Ollivier met en avant deux points essentiels : la défense de la côte, ici provençale, par rapport aux faits de guerre ou de piraterie et l'intérêt des habitants de poursuivre leurs activités économiques. La tour du Gapeau s'insère dans une série de tours secondaires visant à protéger la rade d'Hyères, particulièrement intéressante pour l'escale des navires, grâce à la protection qu'elle offrait contre le vent et ses ressources en eau potable. Hyères n'a jamais disposé de port et était à l'époque considérée sous la domination de grands seigneurs, dont Fouquet de la Tour. Ce dernier sollicita des fonds du roi de France pour reconstruire la tour du Gapeau, particulièrement bien située à l'embouchure du fleuve du même nom. La requête fut acceptée et transmise à la cour des Comptes, qui n'accorda un avis favorable à la construction de cet ouvrage que cinq ans plus tard, dont le statut était désormais une concession de service public, comme nombre de tours du littoral provençal à la même époque.

La défense du littoral va au-delà de la construction de forteresses, de ribāts et de tours ; elle s'incarne aussi dans des ouvrages de petites dimensions réalisés par des particuliers et avec des moyens limités, pour parer à toutes

les menaces et au climat d'insécurité dont sont victimes certaines régions méditerranéennes, notamment les îles convoitées par les grandes puissances. Signe de la prolifération des maisons fortes, l'étude de Véronique Rinalducci (*La maison-tour de Giannoudi à Réthymnon [Crète]. Une expression architecturale éclectique en contexte de guerre de conquête*) témoigne d'une telle construction en Crète lors de la conquête ottomane, dont la particularité est d'emprunter ses caractéristiques à un modèle vénitien. Cette maison-tour, peut-être un élément d'une enceinte disparue, semble avoir été utilisée ensuite à une époque plus pacifique et avoir alors subi des réaménagements et des adaptations, notamment des ouvertures de baies multiples au niveau supérieur. L'histoire de cette maison-tour illustre bien notre thématique : « de la guerre à la paix ».

La question des négociations pendant ou après la guerre occupe le cœur de ce volume ; elle témoigne de l'intérêt de l'historiographie actuelle pour l'étude de ce moment emblématique des échanges diplomatiques. Le temps et les modalités de la négociation, les conditions de réception des ambassadeurs et l'échange de cadeaux sont autant de questions qui font l'objet aujourd'hui d'un renouvellement remarquable. La troisième et dernière partie de l'ouvrage, intitulée *De la guerre à la négociation*, s'inscrit dans cette perspective en offrant des exemples précis de ces relations parfois complexes entre les différents pouvoirs du monde méditerranéen.

La contribution de Bernard Doumerc (*Du combat à la négociation, le doge face au sultan. Venise, fin du Moyen Âge*) met en évidence une transition permanente, où les négociations rythment les épisodes d'affrontement : le but de Venise est de conserver son empire colonial outre-mer et pour atteindre cet objectif, elle fait des concessions continues aux dépens de ses voisins, en dépit des huit traités de paix conclus entre les doges et les sultans. Il est vrai que Venise est de plus en plus menacée par l'expansion ottomane face à laquelle elle ne cesse de replier ses forces et on assiste à la fin programmée des seigneurs chrétiens des Balkans, abandonnés à la fois par le doge et par le pape. La République de *San Marco* ne souhaitait pas lutter contre les Turcs, ne songeant qu'au rétablissement de sa suprématie maritime. Ses relations avec les autorités turques à Istanbul sont assurées par le baile résident, *les oratori* et les ambassadeurs, qui sont tous polyglottes et versés dans les négociations avec les Ottomans.

L'année 1480 marque un tournant : avec le sac d'Otrante et ses huit cents martyrs, la panique gagne les chrétiens qui incriminent Venise d'être l'alliée objective des Ottomans. La figure du doge Andrea Gritti (1523-1538) se détache : polyglotte, baile à Constantinople, ami du sultan et du grand vizir, il est un fidèle serviteur de la République et tente d'orienter le sultan plus à l'est pour desserrer l'étau adriatique, mais sa proximité avec le sultan est embarrassante. L'auteur souligne les dissensions entre les princes chrétiens, qui en certaines occasions n'hésitent pas à demander de l'aide aux Ottomans contre un voisin par trop embarrassant, tandis que les Vénitiens font tout pour éviter l'établissement de leurs ennemis chrétiens en Adriatique. Pourtant,

la Dalmatie, « cœur de notre État d'outre-mer » n'échappe pas à son sort, abandonnée à la fois par les Vénitiens, les croisés et le pape comme en témoignent les *Lamenti* des auteurs croates, les *Mémoires d'un janissaire* et autres textes de l'époque. Ainsi, malgré la bienveillante neutralité qu'elle a tenté d'arracher aux Ottomans, la république de Venise n'en profite guère ; ses ennemis et ses rivaux sont nombreux tout comme ses implications dans les affaires du monde.

Le même phénomène est bien perceptible à Byzance, où la diplomatie est conçue comme oscillant entre guerre et paix. En développant cette thématique, Nicolas Drocourt (*La diplomatie byzantine [IXe-XIIe siècle]. Instrument pour la paix ou arme de guerre ?*) va à l'encontre de l'idée reçue selon laquelle la diplomatie est synonyme de paix. Il rappelle l'originalité byzantine de l'idéologie de la paix comme le fondement chrétien de l'Empire et du pouvoir de l'empereur, développée par une large rhétorique dans les sources cérémonielles, narratives ou la correspondance. Il oppose à ce schéma le pragmatisme de Byzance dont témoignent les faits de guerre contre ses voisins chrétiens, comme les Bulgares ou les cadeaux offerts aux barbares comme les Petchénègues. Au bout du compte l'empereur brille dans la guerre victorieuse et dans la paix. En soulignant le rôle des espions informateurs, mais aussi ambassadeurs, ou les deux à la fois dans le camp militaire dont font écho les traités de stratégie, l'auteur montre à quel point guerre et paix sont indissociables. On peut ainsi parler d'une « diplomatie armée » au Palais et sur le champ de bataille. Selon le chapitre 15 bien connu du *Livre des Cérémonies* concernant la réception des hôtes de marque étrangers au Palais, donc une réception à caractère hautement diplomatique, on découvre tous les fonctionnaires armés dans la salle de la Magnaure, aussi bien les grands dignitaires bien connus que les corps d'armée, manglabites, grande hétairie des Macédoniens, Pharganoi, Khazars et drongaires de la Veille : on y voit leurs armes. Cette dimension militaire franchit les portes de la Magnaure pour accompagner les visiteurs dans les corridors jusqu'au triklinos des Scholes pour s'arrêter à la porte des salles de banquets. L'auteur suggère à raison que ces scènes au-delà du Palais visaient un public bien plus large jusque dans les cours étrangères. L'auteur analyse également la nature des négociations lors des rencontres diplomatiques. La *Legatio* de Liuprand de Crémone en 968 en fournit le meilleur exemple : les thèmes abordés sont, au-delà du titre impérial, les questions d'ordre militaire et territorial. Les places fortes sur la frontière faisaient l'objet de tractations. On constate le nombre de plus en plus important des militaires parmi les rangs des ambassadeurs, incarnant parfois les deux fonctions, comme Nicéphore Ouranos sous Basile II ou Jean Konstostéphanos sous Manuel Ier ou encore Jean Doukas, ce qui illustre l'importance des points stratégiques dans les négociations. D'ailleurs, il apparaît que les gouverneurs de province ou les stratèges d'armée n'hésitent pas eux non plus à se lancer dans diverses tractations. *In fine*, si la diplomatie est considérée comme une arme entre les mains des Byzantins et s'ils sont certainement les plus compétents

pour la manier en faveur de la paix, certains problèmes diplomatiques n'ont en revanche d'autre issue que la guerre.

En Méditerranée occidentale, les villes maritimes italiennes accentuent leur supériorité maritime dès le XI^e siècle et tentent d'arracher aux souverains musulmans des accords de paix permettant à leurs marchands de s'installer sur le littoral maghrébin et andalou et de développer leurs activités avec les grandes places marchandes. La commune de Pise a été la première à avoir négocié des traités avec les pouvoirs musulmans. Mohamed Ouerfelli (*Les premiers contacts diplomatiques entre l'Ifrīqiya et la commune de Pise au XII^e siècle*) met l'accent sur le passage en un siècle d'une situation d'affrontement à la constitution d'une diplomatie d'abord timide puis solide entre une commune italienne et l'Occident musulman. L'auteur rappelle le contexte de guerre permanente des Pisans et des Génois contre les émirs zirides d'Ifrīqiya, qui est marqué en 1087 par la victoire de la coalition italienne (Pise, Gênes, Amalfi) à Mahdiya et les conditions de paix imposées à l'émir ziride. Une évolution se dessine dès les années 1130 lorsque le sultan almoravide envoie une importante délégation à Pise, qui aboutit à la conclusion d'une trêve de dix ans, dans un contexte difficile pour les puissances musulmanes d'Occident avec l'établissement des Normands en Sicile et en Italie du Sud et la multiplication des raids sur le littoral ifrîqiyen. C'est au milieu du XII^e siècle que se situe le véritable tournant dans les relations entre Pise et l'Occident musulman. La lettre envoyée à l'archevêque de Pise en 1157 par l'émir de Tunis, Ibn Abī Khurāssān, incarne cette première phase des échanges diplomatiques entre les deux rives de la Méditerranée, qui consiste à négocier des accords verbaux et à les valider par un échange épistolaire entre les autorités des deux pays. La description matérielle minutieuse et l'analyse de ce document diplomatique exceptionnel montrent que Pise a obtenu de l'émir menacé de tout côté le renouvellement du traité de paix, la concession de nouveaux privilèges commerciaux, la garantie d'empêcher tout acte de piraterie ou de course en Ifrīqiya, et la protection de ses marchands, et ce « de façon perpétuelle ». Les modalités de négociation et de rédaction des traités évoluent à la fin du XII^e siècle pour donner lieu à des traités écrits. C'est ce qui ressort des relations établies par les Pisans avec les Almohades lorsqu'ils sont devenus les maîtres de tout l'Occident musulman, comme en témoigne le traité du 15 novembre 1186, qui ne concerne pas seulement l'Ifrīqiya, mais l'ensemble de l'empire almohade. Le calife Abū Yūsuf Ya'qūb (1184-1199) concède aux Pisans la liberté de commerce dans les principaux ports de son royaume, stratégie qui vise à pacifier le front italien, à dynamiser les activités commerciales de ses possessions, à augmenter ses recettes fiscales et à contrôler l'espace maritime du Maghreb, pour porter le *ğihād* en al-Andalus et combattre les royaumes chrétiens du nord de la péninsule Ibérique. Au début du XIII^e siècle, les relations diplomatiques de la commune de Pise avec l'Ifrīqiya se normalisent et se développent : l'ambassadeur et tout son entourage détiennent désormais un rôle clé, donnant lieu à la production d'une quantité appréciable de

documents diplomatiques, dont les archives de Pise conservent aujourd'hui une belle collection.

C'est justement par le biais de cette question des documents émis par la chancellerie qu'Alessandro Rizzo (*L'ambassade florentine de 1422 et l'établissement des relations commerciales avec les Mamelouks. Les premiers documents*) nous transporte au cœur du xv^e^ siècle, pour étudier l'exemple des documents produits par le *dīwān al-inshāʾ* à l'issue de la première ambassade florentine de 1422, qui a permis d'établir des relations commerciales directes entre Florence et le sultanat mamelouk. Cette ambassade a lieu dans un contexte particulier qui depuis sa mainmise sur Pise en 1406 faisait désormais de Florence la concurrente de Venise en Orient musulman. Le but de la Cité du Lys est clair : d'une part obtenir les droits que détenait antérieurement Pise en terre mamelouke et d'autre part rivaliser avec la Sérénissime dans les privilèges obtenus par ses marchands et son système de commerce. L'ambassade menée par Brancacci et Federighi auprès de Barsbāy fut couronnée de succès et le sultan concéda à Florence les droits sollicités. La chancellerie du Caire émit une série de documents dont le seul exemplaire original conservé est la lettre du sultan adressée à la commune de Florence et datée du 22 septembre 1422. Les registres de la chancellerie de Florence contiennent en outre la traduction de la lettre et de deux autres documents du sultan. La lettre de Barsbāy, qui est la réponse aux requêtes des ambassadeurs florentins, est définie comme *mukātabah* et se présente sous la forme d'un rouleau dont l'aspect matériel correspond à ce que l'on connaît par ailleurs. L'auteur développe ensuite la partie centrale du document, qui énonce les droits des marchands toscans et la série des documents envoyés par le sultan à son administration pour faire respecter ces dispositions, dont les gouverneurs de Syrie et de la ville d'Alexandrie. Deux autres documents, traduits en italien, l'un adressé aux autorités du sultanat, l'autre au gouverneur d'Alexandrie, mettent en évidence les conditions de commerce accordées par le souverain mamelouk à la commune de Florence.

Lors des négociations et la réception des ambassades, les cadeaux faisaient partie du cérémonial et de la vie de cour ; leur présentation en présence à la fois du souverain, de son entourage, de son gouvernement et des ambassadeurs constitue une séquence importante de ce cérémonial et des échanges diplomatiques dans le monde méditerranéen. Élisabeth Malamut (*Les cadeaux entre souverains byzantins et étrangers aux xii^e^-xv^e^ siècles*) rappelle combien ce thème a engendré d'études historiques, anthropologiques et sociologiques. Elle aborde les cadeaux entre souverains aux xii^e^-xv^e^ siècles comme faisant partie des échanges politiques et culturels ordinaires entre les cours du Moyen Âge et souligne qu'ils avaient toujours une valeur économique en plus de leur valeur symbolique. Les cadeaux sont présentés au long de l'étude selon leur spécificité. Les dons en numéraire servaient d'abord à sceller les alliances militaires ainsi celui offert par l'empereur Alexis I^er^ à l'empereur germanique Henri IV. On constate que ces dons en numéraire

datent du XII^e^ siècle quand l'Empire était encore riche et la monnaie de bon aloi. Il y avait en second lieu les dignités, les soieries et marchandises précieuses, comme en témoigne le chrysobulle de Michel VII Doukas à Robert Guiscard en 1074. Les dons de soieries furent généreux (les *samits* étaient renommés aussi bien à la cour du pape qu'à celle de Saladin ou au mont Cassin) et les plus répandus. Sous les Paléologues on connaît de célèbres *pallia* mentionnés dans les traités de paix avec les communes italiennes. D'importants cadeaux de soie sont envoyés au pape lors du Concile de Lyon en 1274, aux sultans mamelouks au XIV^e^ siècle ou au khan de la Horde d'Or, ou encore le *sakkos* au métropolite de Moscou au début du XV^e^ siècle, qui représentait le couple impérial Jean VIII et Anna, fille du prince de Moscou. Le don très particulier de vêtements et insignes impériaux se multiplia à partir du XII^e^ siècle. L'auteure insiste sur la symbolique d'un tel cadeau : « il s'agit en premier lieu de donner à l'Autre des biens qu'il n'a pas la possibilité de rendre ». Mieux encore l'empereur donne parfois une robe qu'il a portée. Était-ce transmettre une partie du pouvoir divin qu'il détenait ? Et l'on rappelle le surcot jaune ou doré que Manuel transmit à Gabras, l'envoyé du sultan seljoukide Kilidj Arslan, sur l'insistance de celui-là. Avec la robe impériale, la couronne impériale était un cadeau prestigieux venu de Dieu. On assiste à la multiplication du don des couronnes à partir de la fin du XI^e^ siècle aussi bien aux souverains musulmans que chrétiens. Les présents d'icônes, de reliques et de livres étaient destinés aux pays de culture chrétienne, et particulièrement aux royaumes occidentaux. Certains eurent une destinée célèbre comme « le trésor des Guelfes » rapporté de Constantinople par Henri de Saxe. Avec la quatrième croisade, les morceaux dits de la Vraie Croix dans leurs somptueux reliquaires firent florès et furent de plus en plus répandus en Europe avec les icônes et autres reliques. Leur valeur économique autant que spirituelle fondée sur des certificats d'authenticité servit au début du XV^e^ siècle à obtenir des secours financiers contre la menace turque. Quelques dons de livres sont mentionnés en particulier l'envoi en Bulgarie au début du XIV^e^ siècle d'un manuscrit illustré de la *Chronique de Manassès* qui fut immédiatement copié. Un siècle plus tard, un très beau manuscrit enluminé des portraits impériaux, contenant les œuvres du Pseudo-Denys, est offert en cadeau par Manuel II à l'abbaye royale de Saint-Denis. Il est question ensuite des « cadeaux monumentaux » et, en particulier de la mosquée de Constantinople en contrepartie de la protection accordée aux chrétiens en terre musulmane. Enfin, l'auteure rend compte de l'existence d'une culture partagée : entre les cours de Byzance et d'Islam régnaient les mêmes goûts, ainsi les automates, les tissus, les parfums, les essences, les objets précieux, etc. On pourrait en dire autant des cours occidentales et byzantines, où vaisselle d'or et d'argent, bijoux, couronnes, colliers, mais encore reliques innombrables figuraient dans les cadeaux diplomatiques comme autant de liens qui unissaient Latins et Byzantins. La chasse était l'activité commune et prisée de l'ensemble de ces cours médiévales d'Occident et d'Orient et impliquait des dons et contre dons d'animaux qui figuraient dans les manifestations

du cirque et les parades, et étaient souvent le nerf de la guerre. C'est ainsi qu'il faut comprendre la multiplicité des cadeaux d'animaux d'une cour à l'autre à toute époque, lions, guépards, léopards, éléphants, faucons, girafes et surtout chevaux.

Ce sont ces pistes de recherche que nous avons explorées à travers la thématique de la guerre et de la paix au cœur du monde méditerranéen. Le dialogue entre historiens et archéologues s'avère très riche ; il permet de mieux comprendre les différentes facettes de la guerre comme de la paix. Bien que cet ouvrage n'ait aucunement la prétention de répondre à toutes les questions liées aux phénomènes de la préparation de la guerre, des négociations et des échanges diplomatiques, il offre au lecteur par les divers exemples diachroniques présentés tout autour de la Méditerranée des pistes de réflexion sur les transitions qui par le discours ou par les actes menaient à la guerre ou à la paix, la frontière étant ténue, sur la réaction des hommes et des villes aux menaces et aux agressions et sur la volonté constante de nouer, au-delà des difficultés multiples et des conflits, des relations politiques, commerciales et diplomatiques avec ceux qui partageaient alors le même espace maritime.

Les auteurs

Salah Abidi
Docteur en histoire médiévale et chercheur associé au LA3M-UMR 7298, Salah Abidi a soutenu sa thèse de doctorat en cotutelle internationale (universités d'Aix-Marseille et de Tunis) sur *Le Maghreb et la mer : pratiques et perceptions* en 2017.

Farid Bouchiba
Historien des sociétés islamiques pré-modernes, Farid Bouchiba est docteur en histoire médiévale de l'Université de Nantes (2018) et diplômé de l'*Institut National des Langues et Civilisations Orientales* (INALCO-Sorbonne Nouvelle). Il a par ailleurs été *Fellow* au département d'histoire médiévale de l'Université d'Harvard. Ses recherches portent sur les relations entre musulmans et non-musulmans dans leurs aspects historiques et juridiques et s'étendent à l'étude du droit musulman. Il travaille actuellement à la publication de sa thèse qui expose les discours normatifs entourant les non musulmans dans l'œuvre d'Ibn Rušd al-ǧadd (m. 520/1126).

Bernard Doumerc
Professeur émérite d'histoire médiévale à l'université Toulouse 2 Jean-Jaurès, Bernard Doumerc est spécialiste de l'histoire des pays riverains de la Méditerranée. L'essentiel de ses recherches porte sur l'expansion de la république de Venise dans le bassin méditerranéen pendant le Moyen Âge tardif. Il a notamment publié *Venise et l'émirat hafside de Tunis (1231-1535)*, Paris, l'Harmattan, 1999 ; *Venise et son empire en Méditerranée (xe-xve siècle)*, Paris, Ellipses, 2012. Il a collaboré au projet ANR sur les croisades tardives et co-édité *Les mondes méditerranéens au Moyen Âge (viie-xvie siècle)*, Paris, Armand Colin, 2018.

Nicolas Drocourt
Maître de conférences en histoire médiévale à l'université de Nantes, Nicolas Drocourt est membre du laboratoire CRHIA (EA 1163). Ses travaux portent principalement sur la diplomatie byzantine. Il a notamment publié *Diplomatie sur le Bosphore. Les ambassadeurs étrangers dans l'Empire byzantin des années 640 à 1204*, Louvain, 2015, et a dirigé ou co-dirigé plusieurs ouvrages, parmi lesquels : *La figure de l'ambassadeur entre mondes éloignés. Ambassadeurs, envoyés officiels et représentations diplomatiques entre Orient islamique, Occident latin et Orient chrétien (xie-xvie siècle)*, Rennes, PUR, 2015, et, avec Élisabeth Malamut : *La diplomatie byzantine, de l'Empire romain aux confins de l'Europe (ve-xve siècle)*, Leyde-Boston, 2020.

Christine Gadrat-Ouerfelli
Archiviste-paléographe, docteur en histoire médiévale, Christine Gadrat-Ouerfelli est chargée de recherche au CNRS. Elle est spécialiste des récits de voyages et des descriptions du monde au Moyen Âge. Elle est l'auteur notamment d'*Une image de l'Orient au xive siècle : les* Mirabilia descripta *de Jordan Catala de Sévérac*, préface de Jean Richard, Paris, coll. « Mémoires et documents de l'École des Chartes », 2005 et de *Lire Marco Polo au Moyen Âge : traduction, diffusion et réception du* Devisement du monde, Turnhout, Brepols (*Terrarum orbis*, 12), 2015.

Élisabeth Malamut
Professeure émérite à l'Université d'Aix-Marseille, Élisabeth Malamut est spécialiste des relations politiques et culturelles de Byzance. Elle a notamment coédité avec Mohamed Ouerfelli *Les échanges en Méditerranée médiévale. Marqueurs, réseaux, circulations, contacts*, Aix-en-Provence, PUP (coll. « Le temps de l'histoire »), 2012, et *Villes méditerranéennes au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, PUP (coll. « Le temps de l'histoire »), 2014, et avec Nicolas Drocourt, *La diplomatie byzantine, de l'Empire romain aux confins de l'Europe (v^e^-xv^e^ siècle)*, Leyde-Boston, 2020.

David Ollivier
Assistant-ingénieur au CNRS, David Ollivier est archéologue topographe, rattaché au LA3M-UMR 7298 ; il travaille actuellement sur l'enceinte urbaine de la ville d'Hyères.

Mohamed Ouerfelli
Maître de conférences en histoire médiévale à l'Université d'Aix-Marseille, Mohamed Ouerfelli est spécialiste des échanges entre monde latin et pays d'Islam. Il a notamment publié *Le sucre : production, commercialisation et usages dans la Méditerranée médiévale*, Leyde-Boston, Brill (coll. « The Medieval Mediterranean, 71 »), 2008 ; il a coédité avec Élise Voguet *Le monde rural dans l'Occident musulman médiéval*, numéro spécial de la *Revue des Mondes musulmans et de la Méditerranée*, 126, 2009 ; avec Élisabeth Malamut, *Les échanges en Méditerranée médiévale. Marqueurs, réseaux, circulations, contacts*, Aix-en-Provence, PUP (coll. « Le temps de l'histoire), 2012, et *Villes méditerranéennes au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, PUP (coll. « Le temps de l'histoire), 2014 ; et avec Sylvain Burri, *Artisanat et métiers en Méditerranée médiévale et moderne*, Aix-en-Provence (coll. « Confluent des Sciences »), 2018.

Véronique Rinaducci
Ingénieure d'études au CNRS et rattachée au LA3M-UMR 7298, Véronique Rinalducci est archéologue, responsable d'opérations de terrain. Elle coordonne actuellement la publication monographique des fouilles du *castrum* de Montpaon (Fontvieille-13).

Alessandro Rizzo
Alessandro Rizzo est actuellement Chargé de Recherche (FNRS) à l'Université de Liège. Après avoir terminé une thèse sur *La diplomatie et échanges entre Florence et le sultanat mamelouk*, il a été chercheur postdoctoral au Annemarie Schimmel Kolleg (Université de Bonn, 2017-2018) et à l'Institució Milà i Fontanals (IMF-CSIC, Barcelone, 2018-2020).

Georges Sidéris
Spécialiste de l'histoire de Byzance, Georges Sidéris est maître de conférences en histoire médiévale à l'Institut National Supérieur du Professorat et de l'Éducation (INSPÉ) – Sorbonne Université, et rattaché à l'UMR 8167 Orient & Méditerranée. Ses recherches portent sur les eunuques, les sexes et genres à Byzance, l'histoire de la médecine et de la santé, les épistémologies non-binaires, Queer et l'historiographie byzantine. Il a publié « Pour une approche *Queer* de l'enseignement historique dans l'éducation aux genres, sexualités et dans l'éducation à la santé. Les sexes et genres à Byzance, un exemple historique autre de l'organisation sociale, culturelle et politique des sexes et sexualités », https://doi.org/10.4000/rechercheseducations.6611

Table des matières

Élisabeth Malamut et Mohamed Ouerfelli
Introduction 5

Préparer et conduire la guerre

Christine Gadrat-Ouerfelli
Comment préparer une croisade ? 19
Renseignement, prédication et propagande avant la cinquième croisade

Farid Bouchiba
Le *ǧihād* à l'époque nasride selon la *Tuḥfat al-anfus d'Ibn Huḏayl* 33
(m. vers 812/1409)

Georges Sidéris
Eunuques de guerre à Byzance 59
Les origines, du IVe siècle au règne de Justinien Ier

Défendre le littoral

Salah Abidi
Le rôle des ribāts dans la protection des ports
et des mouillages en Ifrīqiya au Moyen Âge 105

David Ollivier
La tour du Gapeau et la défense de la rade d'Hyères à la fin du Moyen Âge 127
L'exemple d'un partenariat « public-privé »

Véronique Rinalducci
La maison-tour de Giannoudi à Réthymnon (Crète) 139
Une expression architecturale éclectique en contexte de guerre de conquête

De la guerre à la négociation

Bernard Doumerc
Du combat à la négociation, le doge face au sultan
Venise, fin du Moyen Âge 165

Nicolas Drocourt
La diplomatie byzantine (IXe-XIIe siècle) 183
Instrument pour la paix ou arme de guerre ?

Mohamed Ouerfelli
Les premiers contacts diplomatiques
entre l'Ifrīqiya et la commune de Pise au XIIe siècle 207

Alessandro Rizzo
L'ambassade florentine de 1422 et l'établissement des relations commerciales avec les Mamelouks 225
Les premiers documents

Élisabeth Malamut
Les cadeaux entre souverains byzantins et étrangers aux XII^e^-XV^e^ siècles 239

Les auteurs 267



DE LA GUERRE À LA PAIX
EN MÉDITERRANÉE MÉDIÉVALE
ACTEURS, PROPAGANDE, DÉFENSE ET DIPLOMATIE

LE TEMPS DE L'HISTOIRE

apporte un éclairage scientifique sur tous les passés, privilégiant la longue durée, en territoire méditerranéen et au-delà.

L'histoire de la Méditerranée médiévale ne se résume pas à des affrontements perpétuels ; elle est aussi marquée par des périodes de paix et d'échanges diplomatiques intenses. Un mince fil séparait la guerre et la paix. Comment passait-on de la préparation, de l'organisation et de la conduite de la guerre à des relations pacifiques ? Cette thématique s'inscrit dans un ensemble disparate, l'Occident, Byzance et l'Islam, avec des sociétés et des idéologies distinctes, tout en étant liées entre elles par les échanges, les contacts et les communications multiples. L'ouvrage porte sur les transitions entre la guerre et la paix, sur les croisés répondant à l'appel de la propagande pontificale, les *ġāzī* mobilisés par le *ǧihād*, les eunuques byzantins qui se retrouvaient sur tous les fronts. La guerre signifiait aussi organiser la défense en temps de paix. La Méditerranée et ses milliers de kilomètres de côtes se sont hérissés de fortifications, de *ribâts* et de bases navales. La question des négociations occupe le cœur du volume. Elle témoigne de l'intérêt de l'historiographie actuelle pour l'étude de ce moment emblématique d'échanges diplomatiques, comme entre Venise et les Ottomans. À Byzance où prédominait l'idéologie de la paix comme fondement chrétien de l'Empire, la négociation n'avait parfois d'autre issue que la guerre. Pour magnifier le temps de paix les cadeaux diplomatiques se répandaient dans toutes les cours de la Méditerranée médiévale.

En couverture

Ambassadeurs castillans négociant une alliance avec le calife almohade Abû Hafs Umar al-Murtadâ, Madrid, Bibliothèque du monastère de l'Escorial, MS. T. I. 1, Cantigas de Santa Maria, *181.*

Élisabeth Malamut *est professeur émérite à l'université d'Aix-Marseille. Elle est spécialiste des relations politiques et culturelles de Byzance.*

Mohamed Ouerfelli *est maître de conférences en histoire médiévale à l'université d'Aix-Marseille. Il est spécialiste des échanges diplomatiques et commerciaux dans le monde méditerranéen médiéval.*

Presses Universitaires de Provence
Aix*Marseille université
Éditions
LA 3M

9 791032 003121

26 €